

Mme Saurin.—Mme Claret déménage ? elle quitte le sien ?

Mlle Olympe.—A la fin du mois elle va rejoindre son mari à Besançon.

Mme Langlet.—Ce n'est pas là, je crois, qu'elle va.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, c'est à Besançon.

Mme Saurin.—Toujours son appartement de la rue Tiquetonne ?

Mlle Olympe.—Un appartement ravissant !

Mme Saurin.—Je n'ai jamais beaucoup aimé cette rue-là.

Mlle Olympe.—Et si bien distribué, si bien décoré !

Mme Saurin.—Et la maison ?

Mlle Olympe.—Très propre, très bien tenue, supérieurement habitée : toutes personnes comme il faut.

Mme Saurin.—De quel prix est-il ?

Mme Langlet.—Mais de onze à douze cents francs, je crois.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, il est de huit à neuf cents.

Mme Saurin.—Et je paie le mien quinze cents ! Il me reviendra à près de dix-sept cents, tout compris.

Mme Bachelier.—C'est une grande différence.

Mme Saurin.—Combien de pièces chez Mme Claret ?

Mlle Olympe.—La salle à manger d'abord.

Mme Saurin.—Pas d'antichambre ?

Mlle Olympe.—Pas d'antichambre.

Mme Saurin.—Je n'aime pas cela : vous êtes à table, vous avez du monde, on vous tombe sur le dos ; c'est fort ennuyeux !

Clémence.—C'était comme ça dans mon premier service.

Mme Saurin.—Qu'est ce que c'est, mademoiselle, de venir vous mêler toujours à la conversation ! Je vous avais dit d'aller au nouveau logement.

Clémence.—Je suis restée dans le cas où madame aurait besoin de moi.

Mme Saurin.—Vous vous êtes trompées. Vous direz à monsieur que ces dames sont ici.

Mme Langlet.—Nous allons nous...

Mlle Olympe.—Nous ne comptons rester avec vous qu'un moment.

## SCÈNE IV.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, MADAMOISELLE OLYMPE LANGLET, MADAME LANGLET.

Mme Saurin.—Cette fille est d'une curiosité dont rien n'approche !

Mme Bachelier.—Elles sont toutes les mêmes.

Mlle Olympe.—Avez-vous un joli salon ?

Mme Saurin.—Assez bien ; nous le sacrifions ; j'en fais le cabinet de M. Saurin. Oh ! nous sommes encore bien petitement, relativement au prix. Nous avons deux pièces de plus pour mes enfants, et la cuisine sous la même clé.

Mme Bachelier.—C'est un grand avantage.

Mlle Olympe.—Je regrette bien que vous n'ayez pas vu l'appartement de Mme Claret.

Mme Langlet.—Il serait bien petit pour Mme Saurin.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman ; d'après ce que vient de nous dire madame, il n'est pas beaucoup plus petit que celui que madame va occuper.

Mme Saurin.—Ce qui m'a le plus séduit dans notre nouveau logement c'est sa vue et sa position.

Mlle Olympe.—Dans quelle rue, madame ?

Mme Saurin.—Rue des Fossés-Montmartre.

Mlle Olympe.—Vous aurez le bruit des voitures.

Mme Saurin.—On finit par s'y faire.

Mme Bachelier.—Nous avons des personnes qui ne le peuvent jamais.

Mlle Olympe.—Je suis de ces personnes-là. Quand nous allons passer la journée chez mon frère, ce qui nous arrive rarement, je ne puis y rester si les fenêtres ne sont pas fermées.

Mme Saurin.—Moi, cela ne me fait rien.

Mlle Olympe.—En général, je trouve votre appartement hors de prix.

Mme Saurin.—C'est encore un de ceux qui m'ont paru le moins cher.

Mme Bachelier.—Si cela continue, on ne pourra bientôt plus trouver à se loger !

Mme Saurin.—Nous ne nous sommes pas très éloignés de vous, je pense, mesdames ?

Mme Langlet.—En prenant par les boulevards.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, c'est le plus long.

Mme Saurin.—Je ne sais si vous n'auriez pas plus court par les quais. C'est vous, mesdames, qui avez un bien beau local !

Mlle Olympe.—Comme cela, madame ; nous n'y tenons autant que parce que mon père se